

LE JOURNAL DES SCAVANS.

Du LUNDY 14. AVRIL MDCCXXI.

THE STATE OF PHYSICK; AND OF DISEASES;
&c. C'est-à-dire : L'état de la Médecine & des maladies, où
l'on recherche les causes de leur dernier accroissement, & plus par-
ticulièrement encore celles de la Petits-Vérole. avec quelques Ré-
flexions sur la nouvelle Pratique de purger dans cette maladie.
Cela est précédé d'une idée de la nature & du mécanisme du
corps humain, des dérangemens auxquels il est sujet, & de la mé-
thode de les rectifier, &c. Par Jean Woodward, Docteur & Pro-
fesseur en Médecine au Collège de Graham ; agrégé à celui des
Médecins de Londres ; Membre de la Société Royale. à Londres,
aux dépens de Thomas Horne, & de P. Wilkin ; &c. 1718. In 8°.
pp. 274. sans compter la Préface ni les Tables.

APrès avoir donné, dans notre onzième Journal, l'extrait
 de la première Partie de ce volume, où l'Auteur con-
 sidère en general le mécanisme du corps humain, soit en
 santé, soit en maladie ; il nous est présentement à rendre
 compte de la seconde Partie, où il est traité de l'état de la
 Médecine, des maladies, & sur tout de la petite-vérole.

E e ij

Il faut observer d'abord que M. Woodward a composé cet Ouvrage à l'occasion du Commentaire de M. Freind, sur le premier & le troisième Livre des *Epidémies* d'Hippocrate. Dans ce Commentaire M. Freind s'appuyoit du suffrage de quelques autres Médecins, pour autoriser la nouvelle pratique de purger dans la petite-verole. M. Woodward, jugeant que cette méthode étoit de dangereuse conséquence, s'est crû obligé de l'examiner de plus près, & d'exposer au public les raisons qui l'engagent à la desaprouver.

Comme dans toute sorte de dispute on doit commencer par poser certains principes auxquels se rapportent tous les raisonnement qu'on doit faire dans la suite: l'Auteur n'a pas manqué d'en user ainsi; & le principe sur lequel il prétend se fonder est l'étude de la nature même. M. Freind (dit-il) fait tous ses efforts pour la bannir entièrement de la Médecine. Dans cette vüe il décrie, par rapport à cette profession, les spéculations Philosophiques; & sans craindre de détruire par là ce qu'il avance ailleurs, il proscrit tout ce qui s'appelle *Théories & Hypothèses*.

M. Woodward montre au contraire que non seulement la Médecine ne peut se soutenir sans le secours de la Physique ou de la connoissance de la nature; mais que tel a été le sentiment d'Hippocrate, de Celse, & des plus sages Médecins de l'antiquité, aussi bien que des plus habiles modernes, jusqu'à M. Freind. Celui-ci a beau dire, que les causes des maladies nous sont & nous seront éternellement cachées; il ne fera pas (dit l'Auteur) revenir les hommes de l'opinion où ils sont, que s'est toujours témérairement & sans esperance légitime de succès, qu'on entreprend la cure d'une maladie, dont on ne connaît point la cause. En effet (continuë-t-il) ce n'est que sur cette connoissance qu'on peut établir un système raisonnable de curation. M. Freind ne se trompe pas moins (ajoute notre Auteur) lorsqu'il assure, qu'Hippocrate n'a pas dit un mot touchant les causes des maladies: & une telle proposition donneroit lieu de penser, que les Livres de ce Médecin Grec seroient absolument inconnus à M. Freind, & qu'il n'auroit pas même lu les deux qui viennent d'être

publiés sous son nom. Car dans ceux-ci, comme dans tous les autres (poursuit M. Woodward) on voit que le premier soin d'*Hippocrate* est d'exposer les causes des maladies.

L'Auteur dans ce qu'il nous communique ici touchant le traitement de la petite verole, se fonde sur l'observation exacte des phénomènes & des symptômes qui l'accompagnent. Il examine d'abord le premier période de cette maladie ; c'est-à-dire, la fièvre & les autres accidens qui précédent l'éruption. Il parcourt ces accidens, & en développe les causes. Il fait voir de quelle importante il est, dans toutes les maladies, & en particulier dans la petite verole, de calmer les passions de l'ame, & sur tout, de dissiper la crainte, en donnant bonne esperance aux malades. Il est persuadé que le régime le plus convenable, est le régime tempéré, tant pour les alimens solides que pour la boisson. Il parle de l'usage des absorbans en pareil cas, des cordiaux & des diaphorétiques, du camfre & des acides, des remedes rafraîchissans, des huileux ou onctueux, des vomitifs & de leurs bons effets, lorsqu'on les donne à propos. Il confirme ce qu'il avance sur ces differens chefs par la conduite que tenoit *Hippocrate* dans le traitement de certaines fievres analogues en quelque façon à celle de la petite verole, & il montre que cette conduite est fort éloignée de la méthode que propose M. *Freind*.

M. Woodward après avoir prescrit le traitement qu'il croit le plus propre au second & au troisième période de la maladie dont il s'agit ; c'est-à-dire, au tems de l'éruption des pustules & de leur suppuration; vient enfin au dernier période de cette même maladie, ou au tems de son déclin ; & c'est sur quoi roulent presque les deux tiers de son Livre. Il observe que le dénombrement que fait M. *Freind* des symptômes de ce quatrième période, est défectueux, & il a soin d'y suppléer en assignant en même tems les causes de ces symptômes, tels que le cours de ventre, la dyssenterie, les mouvements convulsifs, la suppression d'urine, la strangurie, l'urine sanguinolente, le crachement de sang. M. Woodward recherche les raisons pourquoi les accidens de ce dernier période sont

d'ordinaire plus violens & plus fâcheux, que ceux des périodes précédens ; & pourquoi la petite verole en general est plus dangereuse dans certains sujets que dans certains autres.

L'Auteur fait ensuite passer en revue les médicaments qu'on a coutume de mettre en œuvre dans ce dernier période ; & il porte son jugement sur chacun en particulier. Tels sont les vésicatoires, les saignées, les somnifères & les évacuans. M. Freind propose dans ce cas les purgatifs, comme étant suffisamment indiqués par le cours de ventre, qui arrive quelquefois alors. Mais M. Woodward n'est nullement de cet avis : il soutient, qu'en cette conjoncture l'usage des purgatifs ne peut se justifier, ni par le raisonnement, ni par le méchanisme du corps humain ; que c'est le vrai moyen d'augmenter tous les symptômes de la maladie, & principalement la fièvre ; en un mot que cette méthode est directement contraire à la doctrine d'Hippocrate.

De là M. Woodward passe à l'examen des purgatifs employés en pareil cas par M. Freind & par ses Adhérens ; & il s'applique à prouver que ces purgatifs, soit pour l'espèce soit pour la dose, sont les plus mal choisis qu'il se puisse en cette occasion. Il fait après cela quelques observations sur la relation historique publiée par M. Freind, touchant les divers succès des purgatifs donnés dans la petite verole ; & des faits articulés dans cette relation il tire des arguments pour combattre & rejeter cette pratique, à cause des divers accidens funestes qu'elle a produits en certains sujets, de l'aveu même des Médecins intéressés à la faire valoir.

L'Auteur montre que les sucs dépravés de l'estomac sont la source de la fièvre & des autres fâcheux symptômes, qui se manifestent dans le dernier période de la maladie en question : d'où il suit, que les vomitifs sont plutôt indiqués alors que les purgatifs, & conviennent beaucoup mieux : à propos de quoi il s'étend sur la manœuvre dont le Médecin doit accompagner l'usage des vomitifs ; & qui seule peut en cautionner l'heureux succès. Il fait voir

qu'Hippocrate se déclare en faveur des émettiques pour la cure des fièvres; & il joint à cela diverses reflexions sur les médicaments de ce genre les plus accredités; tels que l'*Ipecacuanha*, l'oxymel scillitaire, & le tartre émettique. Enfin M. Woodward parle de ce qui doit mettre comme le sceau au traitement de la petite verole; c'est-à-dire, de la conduite qu'on doit tenir pour rétablir les forces & la bonne constitution des malades, en leur procurant une parfaite guérison; qui est toujours le fruit des évacuations convenables, & de la destruction totale de la cause de la maladie.

A cette occasion, il se jette sur la matière de plusieurs remèdes alterans, qui sont en réputation & fort usités; & il tâche de montrer combien est peu solidement fondée la confiance qu'on a en ces sortes de remèdes. De ce nombre (selon lui) sont les absorbans, le quinquina, les amers, les sels, le Mars & ses préparations, les eaux minérales, &c. Il conclut, en exposant quel est le véritable usage des alterans, & qui sont ceux qu'il juge les plus efficaces. Il accorde cette prérogative aux cordiaux, aux stomachiques, aux atténants, au mercure doux, aux huiles des végétaux, aux mucus, à quelques absorbans, & à quelques préparations d'opium.

Nous ne finirions pas si nous voulions entrer dans le détail de tous les points que traite ici notre Auteur. Il suffit d'avertir en gros les Lecteurs, qu'après s'être efforcé de prouver que toutes les maladies viennent de deux principes, savoir, de la pituite & de la bile, ou trop abondantes ou corrompues, & portées irrégulièrement sur différentes parties du corps; M. Woodward fonde sur cela seul l'explication de tous les symptômes qui arrivent, soit dans la petite verole, soit dans les autres indispositions, aussi bien que le jugement qu'il fait des remèdes, qu'il conseille ou qu'il désaprouve; en sorte que l'on trouve dans ce volume comme en raccourci la plus grande partie des préceptes de l'Art, soit pour la théorie des maladies, soit pour leur traitement.